

§

De l'Opinion :

M. Emile Faguet a consacré une longue préface aux Mémoires de M. Arthur Meyer : *Ce que mes yeux ont vu*. Les yeux de M. Faguet ont vu eux aussi et avec une telle acuité qu'ils ont découvert des événements qui n'avaient pas encore surgi à l'horizon de l'histoire.

Le premier assaut livré à la République — écrit M. Faguet, — fut le boulangisme. Le boulangisme était la conjonction de tous les mécontentements ; mais c'était surtout la réaction contre la curée du Panama. Comme dans toute République démocratique, les parlementaires besogneux, accablés de dépenses électorales et mal payés, s'étaient précipités sur les millions de la Compagnie du Panama et avaient fait rétribuer largement le concours qu'ils donnaient ou promettaient à cette Compagnie. Le boulangisme fut le sursaut de colère d'une partie de la nation contre ces pratiques auxquelles elle n'était pas encore habituée...

Les déductions de M. Faguet semblent d'une logique indiscutable. Mais si on se reporte aux dates on est amené à faire les constatations suivantes : l'époque boulangiste est née aux rayons du soleil de juillet de 1886, a atteint son apogée le 27 janvier 1889, et s'est définitivement effondrée en août 1889. Ce n'est que trois ans et demi plus tard que le public fut informé de la gabegie panamiste. (Interpellation Delahaye, 22 septembre 1892 - et révélations postérieures de M. Andrieux.)

§

De la Dépêche :

Il y a, ce jour, cinquante ans que les abonnés de l'Opéra huèrent *Tannhäuser*.

Extraits d'articles parus au lendemain de la première :

De Jean d'Orligue, remplaçant Berlioz, dans *les Débats* :

« L'expérience est décisive ! Notre Académie de musique ne saurait désormais courir de pareilles aventures. »

D'Oscar Comettant dans *l'Art musical* :

« M. Wagner a cru faire une révolution : il n'a fait qu'une émeute. »

De Jouvin, gendre de Villemessant, dans *le Figaro* :

« C'est un infini grisâtre où l'on entend le morne clapotement des sept notes de la gamme qui tombent jusqu'à la fin de la partition. »

De Paul de Saint-Victor, dans *la Presse* :

« Obscurité compacte et pesante. Vacarme discordant qui ne parvient qu'à dissimuler les plus grossiers fracas des tempêtes physiques... »

De Gustave Héguet, dans *l'Illustration* :

« Vous avez entendu parfois un accompagnateur promener ses doigts distraits pendant que le chanteur se mouche ? Voici l'agréable exercice auquel M. Wagner occupe son orchestre. »

Prosper Mérimée écrivait :

« Il me semble que je pourrais composer quelque chose de semblable en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. »

Auber disait :

« Comme ce serait détestable... si c'était de la musique ! »

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

THÉÂTRE RÉJANE : *L'Oiseau bleu*, féerie au six actes et douze tableaux, de M. Maurice Maeterlinck (2 mars). — VAUDEVILLE : *Le Tribun*, comédie en 3 actes, de M. Paul Bourget (15 mars). — La Comédie de la vie. — Memento.

M. Fontainas est malade. Je reprends la chronique dramatique. Voilà la nouvelle. Je ne la donne pas sans une certaine crainte. Je puis employer cette image, puisque nous sommes en matière de théâtre. Je suis comme un acteur qui reparaît en scène après quelques années d'absence. J'ai un peu le trac. Je me suis pourtant préparé de mon mieux. J'ai fait une belle provision de papier. J'ai renouvelé mon stock de plumes d'oie, vieille habitude gardée de mon temps de basoche. J'ai ménagé, sur mon bureau, au milieu de mes papiers et de mes livres, une petite place pour écrire. J'ai regardé tout cela avec un air assez satisfait. « Je suis prêt », me disais-je. Prêt ? Ah ! Boissard ! Aujourd'hui, voilà que je me retrouve aussi inquiet qu'à mes débuts. Je tâtonne, j'hésite, je cherche des yeux le souffleur. J'aurais besoin que le régisseur fasse une annonce et sollicite l'indulgence du public.

En tout cas, j'ai eu de la chance, pour commencer. **L'Oiseau bleu**, de M. Maurice Maeterlinck, est en effet un fort beau spectacle. Je ne crois pas qu'on puisse le voir sans en goûter tout l'enchantement, toute la profonde poésie, toute la belle leçon qu'il donne. Ce n'est qu'une féerie, et on dit que M. Maeterlinck voulut l'écrire pour les enfants, mais c'est aussi un beau conte philosophique, un peu trop optimiste, peut-être, où peuvent se plaire les grandes personnes. Le thème peut en être résumé ainsi. Nous vivons, mais nous ne voyons pas les choses qui nous entourent, nous ne les comprenons pas, nous n'en sentons pas la douce compagnie. Elles sont pour nous des choses, et nous n'allons pas plus loin, les laissant à leur solitude et à leur mutisme. M. Maurice Maeterlinck, qui est le poète du mystère et du silence, est allé plus loin. Il a vu et entendu ce qui nous échappe, il a compris ces âmes familières et immobiles, et il nous le raconte dans *L'Oiseau bleu*, sous la forme d'un rêve que font deux simples enfants pendant une nuit de Noël. Ces deux enfants sont Tytyl et Mytyl, le petit garçon et la petite fille d'un ménage de bûcherons, au pays du Petit Poucet. Nous les voyons, au lever du rideau, couchés chacun dans leur petit lit, au milieu de la cabane familiale. La mère vient de les border, le père de leur donner un regard, avant de les laisser seuls. Ils dorment, et voici leur rêve qui commence. Ils s'éveillent. Ils se lèvent sans faire de bruit. Ils vont à la fenêtre. Au dehors, c'est grande fête. Noël, qui les a oubliés, est venu dans les belles mai-